« Léna ». Il partit de Gœtheborg le 4 juillet 1878, accompagné de marins volontaires de la flotte royale, des zoologistes Kjellmann et Stuxberg, du médecin et botaniste Alingqvist, du lieutenant italien Bove (hydrographe), du lieutenant danois Hovgaard (physicien), et du lieutenant finlandais Nordqvist (zoologiste). L'expédition arriva le 1er août dans la mer de Kara, le 6 à l'embouchure du Iénisséi, et, le 19 août, pour la première fois, fut doublé le cap le plus septentrional de l'Asie, le cap Tchéliouskin. A l'embouchure de la Léna, le vapeur la « Léna » remonta le fleuve, pendant que la « Véga » faisait voile sur le détroit de Bering. L'amoncellement des glaces vers la côte obligea Nordenskiœld à hiverner près du cap oriental, dans le pays des Tchoutchès, pendant 246 jours, employés à des recherches scientifiques. Le 18 juillet 1879, la « Vega », enfin libre de glaces, put se diriger vers la baie de Saint-Laurent, s'arrêter cinq jours à l'île de Bering dans l'océan Pacifique, et de là toucher Yokohama (2 septembre 1879). Dans notre article sur les explorations (v. ARCTIQUE), on trouvera, avec des détails complémentaires, la portée de ce magnifique voyage. A son retour en Europe, Nordenskiœld reçut partout l'accueil le plus chaleureux. Le roi de Suède l'éleva au rang de baron (24 avril 1880), et il fut bientôt après élu membre de la Chambre des députés suédoise. A Paris, la Société de géographie lui décerna sa grande médaille d'or; le conseil municipal lui fit une réception solennelle; l'Institut, les sociétés savantes lui rendirent hommage; M. Ferry lui donna la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 17 janvier 1876, il avait été élu membre correspondant de notre Académie des sciences.

L'infatigable voyageur, à peine remis de ses fatigues, prépara une expédition au Groenland, si intéressant pour le naturaliste et l'ethnographe. Le 10 juin 1883, il quitta Rejkjavik (Islande) sur le vapeur « la Sophie » et débarqua au fond d'Auleïksiwik (4 juillet). Accompagné de matelots et de Lapons éprouvés, il pénétra dans le désert glacé du Groenland. Pendant 31 jours, il parcourut une partie du glacier qui, croit-on, occupe tout l'intérieur du pays, et, cette pénible exploration terminée, il s'embarqua pour essayer de forcer la banquise qui bloque la partie de la côte du Groenland située en face de l'Islande. Après un assaut terrible, qu'il dut livrer aux glaces, il mouilla dans une baie de ce littoral. Nordenskiœld, on le voit, est un des grands navigateurs du siècle, qui compte pourtant une si nombreuse pléiade de hardis voyageurs.

— Bibliogr. *Lettres racontant la découverte du passage nord-est*, trad. en français, avec préface de M. Daubrée (Paris, 1880, in-18); *Nordenskjœld, notice sur sa vie et ses voyages*, par Ch. Flahaut (Paris, 1880, in-12); *Voyage de la « Véga » autour de l'Asie et de l'Europe*, trad. du suédois (Paris, 1883-1884, 2 vol. in-8o); *la Seconde expédition suédoise au Grönland*, trad. du suédois par Ch. Rabot (Paris, 1883, in-8o).

NORD-EST (PASSAGE DU), voie maritime longeant les côtes septentrionales de l'Europe et de l'Asie et menant par le détroit de Bering en Chine et aux Indes; c'est Nordenskiœld qui le parcourut pour la première fois.

NORDHOFF (Charles), écrivain américain, né à Erwitte (Westphalie) le 31 août 1830. Venu tout enfant aux Etats-Unis, il apprit le métier de typographe, puis entra dans la marine (1845) et entreprit un voyage autour du monde. De retour aux Etats-Unis en 1853, il habita d'abord Philadelphie, puis Indianapolis, où il fut employé dans l'imprimerie d'un journal. De 1861 à 1871, il collabora à l'« Evening Post »; plus tard il fut correspondant de la « Tribune » de New-York. Il a publié : *Man of war life; the Merchant vessel; Whaling and fishing* (Cincinnati, 1856); *Secession is rebellion; the Union indissoluble* (1860); *the Freedom of South-Carolina : some account of their appearance, character, condition and customs* (1863); *Amerika for free working men* (1865); *Cape Cod and all along shore : a collection of stories* (1868); *California or health, pleasure and residence* (1872); *Northern California, Oregon and the Sandwich Islands* (1874); *Politics for young Americans* (1875); *the Communistic societies of the United States* (1875); *Stories of the island world* (1881).

NORDMANN (Jean RUMPELMAYER, connu sous le nom de), écrivain autrichien, né à Landersdorf, près de Krems, le 13 mars 1820. Il a fondé la revue hebdomadaire *le Salon*, dirigé la rédaction de la feuille politique « le Voyageur » de 1859 à 1869 et, depuis cette époque, « la Nouvelle Presse libre ». Il a été aussi président de l'Association des journalistes viennois « la Concordia ». On lui doit : *Poésies* (Leipzig, 1847); plusieurs romans, comme *Aurélie* (Leipzig, 1847); *Deux Femmes* (Vienne, 1851); *Carrare*, roman historique anonyme (Leipzig, 1851); *les Bourgeois de Vienne; Mes Dimanches; Histoire de la ville de Vienne; Une expédition à Rome*, poème épique en deux chants (Vienne, 1875-1877); *En chemin* (Vienne, 1884).

NORFOLK (Henry-Granville-Fitz-Alin HOWARD, duc DE), comte D'ARUNDEL, né le 27 décembre 1847. Il appartient à la famille d'Arundel, célèbre par son dévouement à la famille des Stuarts. Il a succédé aux titres de son père en 1860, comme comte maréchal héréditaire, premier duc, premier marquis, premier comte et premier baron d'Angleterre. Dans les cérémonies officielles, le duc de Norfolk marche immédiatement après les princes du sang. Il possède une fortune territoriale dont le revenu s'élève à 7.000.000 de francs. Le duc de Norfolk est à la tête du mouvement catholique anglais; à plusieurs reprises, il a été à Rome porter au pape les hommages et les présents de ses coreligionnaires. En 1847, il a été chargé par le gouvernement anglais d'offrir au Vatican d'établir près de lui une mission officieuse; mais le pape, tenant à une représentation officielle, n'accepta pas la proposition. Cependant un certain rapprochement s'opéra entre le Vatican et Londres et le pape envoya un des officiers de sa maison complimenter la reine à l'occasion de son jubilé. A plusieurs reprises le bruit a couru que le duc entrait dans les ordres. Il a épousé, en 1877, lady Flora Hastings, qui mourut en 1887, en lui laissant un fils, Philippe comte D'ARUNDEL, né en 1879.

** **NORIAC** (Claude-Antoine-Jules CAIRON, dit), romancier et publiciste français, né à Limoges en 1827.— Il est mort à Paris le 1er octobre 1882, du cancer des fumeurs. Le brillant et spirituel chroniqueur, malgré son labeur quotidien, continua à publier un volume de roman chaque année. Parmi ses dernières œuvres nous citerons : *la Falaise d'Houlgate* (1877, in-12); *la Comtesse de Bruges* (1878, in-12); *le Chevalier de Cerny* (1879, in-12); *Paris tel qu'il est* (1884, in-12); *les Plumeurs d'oiseaux* (1884, in-12).

* **NORMAL** adj. — Chim. Se dit des composés carbonés à chaîne directe, c'est-à-dire où un charbon n'est jamais lié à plus de deux autres; les composés qui ne renferment pas plus de trois atomes de charbon sont forcément normaux, *éthane* $CH^3 - CH^3$, *propane* $CH^3 - CH^2 - CH^3$; il y a un *butane* normal $CH^3 - CH^2 - CH^2 - CH^3$ et un autre non normal

$$\begin{array}{c} CH^3 - CH - CH^3 \\ | \\ CH^3. \end{array}$$

NORMALIE s. f. (nor-ma-lî — rad. *normal*). Géom. Surface engendrée par la normale une courbe gauche.

NORMAND (Jacques), littérateur et auteur dramatique, né à Paris en 1848. Elève de l'Ecole des chartes, il a fait ses études de droit, puis s'est adonné entièrement à des travaux littéraires. Il a publié : *les Tablettes d'un mobile*, poésies (1870-1871, in-12); *l'Emigrant alsacien*, récit en vers (1873, in-8o); *A tire-d'aile*, poésies (1878, in-12); *les Ecrevisses*, fantaisie en vers (1879, in-12); *Paravents et tréteaux*, fantaisie de salon et de théâtre (1881, in-12); *le Monde où nous sommes* (1884, in-12); *les Moineaux francs* (1887, in-12), recueil de vers; *le Réveil* (1888, in-8o), prologue en vers, et des monologues. Comme auteur dramatique, il s'est fait connaître par des comédies agréablement écrites. Elles ont toutes été jouées sur nos différents théâtres : à l'Odéon, *le Troisième Larron* (1875), œuvre de poète qui chante, comme le trouvère du *Passant*, les roses, les feuilles, le vent, l'amour et les petits oiseaux; au Gymnase, *les Petits Cadeaux*, un acte (1876); *les Petites Marmites*, trois actes, prose, avec Arthur Delavigne (1877); à l'Odéon, *A Beaumarchais*, à-propos, un acte; *Blackson père et fille*, quatre actes, prose, avec Delavigne; au Vaudeville, *les Tentations d'Antoine*, scène comique, un acte (1878); au Gymnase, *l'Amiral*, trois actes (1880); au Vaudeville, *l'Auréole*, un acte (1882); à l'Opéra-Comique, *Diana*, trois actes, avec Henri Régnier (1886). Il a adapté pour la scène, aux matinées internationales de la Gaîté, en 1879, *le Phormion* de Térence, et *la Farce joyeuse de la Cornette*, à cinq personnages, de Jehan d'Abondance, nom sous lequel s'est caché un poète de 1544, né à Abondance (Haute-Savoie). La pièce est écrite en vers de huit pieds. « C'est mieux qu'une farce, dit M. Albert Delpit, c'est le commencement du quiproquo, cette source féconde où ont puisé tous nos modernes vaudevillistes. »

NORMANN (Adelsteen), peintre norvégien, né à Bodœ le 1er mai 1848. D'abord négociant, il s'adonna, à partir de 1869, à la peinture de paysage à l'académie de Dusseldorf, où il travailla jusqu'en 1873 sous la direction d'Eugène Ducker. Il emprunte les sujets de ses paysages à son pays natal, et il sait en rendre avec poésie la nature majestueuse. Il a exposé au Salon de Paris des tableaux très remarqués : *Vue de Steene dans les îles Lofoden* (Norvège, 1882); *Vue de Reine aux Lofoden* (1884); *Sognefjord* (1885) se trouve au musée national de Stockholm; *le Port de Bodœ Nærothal à Sognefjord* (1886); *Rafsund; Nuit d'été à Scolvœr-Lofoden* (1887); *Clair de lune aux Lofoden* (1888). M. Normann a obtenu à Londres la médaille Albert en 1874 et une médaille d'argent en 1877.

NORMANN-NERUDA (Wilhelmine NERUDA, dame), célèbre violoniste, née à Brünn (Moravie) le 21 mars 1840. Mlle Neruda eut pour professeurs son père, organiste à la cathédrale, et Léopold Jansa, à Vienne. Enfant prodige, elle donna son premier concert à sept ans. Bientôt elle commençait une série de tournées artistiques, où figurèrent successivement ses deux frères (l'un, Franz, violoncelliste, mourut en 1850), ses deux sœurs, tous très bien doués pour la musique. Les jeunes virtuoses se firent entendre en Allemagne, en Belgique, en Hollande, et presque chaque année à Saint-Pétersbourg, où ils avaient le plus grand succès. En 1862, Mlle Neruda alla à Stockholm; deux ans après, elle épousait M. Normann, maître de la chapelle royale, et c'est sous ce nom joint au sien qu'elle s'est fait connaître à Paris en 1867. Son jeu reçut un accueil enthousiaste du public parisien (*concertos* de Mendelssohn et de Vieuxtemps, aux Concerts populaires). Depuis, Mme Normann-Neruda s'est fixée à Londres, où elle fait partie de plusieurs grandes sociétés musicales. Elle est revenue à Paris une seule fois, en 1878.

NORODOM Ier ou **NOROUDÂM**, roi du Cambodge, fils aîné du roi Ong-Duong, né en 1835, monté sur le trône en 1860. De bonne heure son père l'envoya à Bangkok au service du roi de Siam (1848), et le prince y resta jusqu'en 1855. Lorsque Ong-Duong mourut, Norodom et son frère Si-Wota se disputèrent le trône. Si-Wota, battu d'abord, reprit l'offensive, et Norodom, réfugié à Battambang, fit appel aux forces siamoises, leur promettant les provinces de Campong et de Pursat. Le roi de Siam, poussé par l'Angleterre, ne prit point possession des provinces, mais chercha à faire prêter au roi de Cambodge un serment de vassalité; la France put déjouer ses manœuvres, et, l'année même du couronnement solennel de Norodom, elle signait avec ce monarque un traité établissant notre protectorat sur le Cambodge (1864). Malheureusement, on apprit que Norodom avait, par un traité secret, abandonné au roi de Siam les provinces de Battambang et d'Angkor; en retour, la cour de Bangkok renonça à toute prétention de suzeraineté sur le Cambodge, en même temps qu'elle reconnut notre protectorat. Notre action sur Norodom fut lente, mais sûre. Le 15 janvier 1877, sur nos avis, il rendit une ordonnance régularisant la situation de la famille royale, le gouvernement, l'administration, le régime fiscal, la justice, et préparant l'abolition graduelle de l'esclavage. C'était un premier pas dans la voie des réformes; seulement, Norodom voulut en rester là, et même se livra, paraît-il, à des prodigalités excessives, à une incurie gouvernementale dont M. Thomson, gouverneur de la Cochinchine, prit prétexte pour lui imposer le traité du 17 juin 1884, qui mit le Cambodge dans les mains de l'administration française. Depuis ce temps, Norodom vit en bonne intelligence avec nos fonctionnaires. A l'intérieur, il a eu à s'inquiéter des révoltes continuelles de son frère Si-Wota, qui ne peut se consoler d'avoir été écarté du trône en 1860.

. **NORTHCOTE** (sir Stafford-Henry), homme d'Etat anglais, né à Londres le 27 octobre 1818.— Il est mort le 12 janvier 1887. Après la chute de lord Beaconsfield en avril 1880, sir Stafford Northcote dirigea l'opposition conservatrice de la Chambre des communes sous le ministère Gladstone (1880-1885), malgré le chef du « quatrième parti » lord Randolph Churchill, qui s'efforça de le supplanter. Un cabinet Salisbury ayant été formé en juin 1885, sir Northcote fut nommé premier lord de la Trésorerie et élevé à la pairie, avec le titre de comte Iddesleigh. Sir Stafford Northcote dut, peu après, quitter l'office de la Trésorerie, le ministère Salisbury ayant été renversé dès le commencement de 1886; puis, lorsque cet homme d'Etat eut repris la direction du cabinet en août suivant, sir Stafford Northcote reçut le portefeuille des Affaires étrangères. Le nouveau ministre, désireux de combattre l'action de la Russie en Bulgarie, chercha à former une sorte de coalition diplomatique contre le cabinet de Pétersbourg; mais il n'y put réussir. Sa situation se trouva de nouveau ébranlée par la démission de lord Randolph Churchill, qui amena une nouvelle distribution des portefeuilles et il dut quitter le pouvoir. Souffrant depuis quelque temps d'une maladie de cœur, il mourut peu après.

* **NORTON** (Caroline-Elisabeth-Sheridan), femme auteur anglaise, née en 1808. — Elle est morte le 15 juin 1877, quelques mois après avoir épousé sir William Stirling-Maxwell.

NORTON (sir Charles Bouyer ADDERLEY, lord), homme d'Etat anglais, né en 1814. Il fit ses études à l'université d'Oxford et se prépara à entrer dans la vie politique. Nommé membre de la Chambre des communes dans le comté de Stafford en 1841, il alla siéger avec les tories et ne tarda pas à se faire remarquer. Il fut nommé en 1858 président du conseil de santé et vice-président du conseil privé pour l'éducation. Lors de la formation du cabinet Derby en 1866, il devint sous-secrétaire d'Etat pour les Colonies et il occupa ce poste jusqu'en 1868. Six ans plus tard, les élections ayant donné le pouvoir aux conservateurs, sir Charles Adderley fut appelé au ministère du Commerce par M. Disraeli. Il montra dans ces fonctions, comme il l'avait déjà fait aux Colonies, une grande activité et s'attacha à effectuer des réformes utiles. En 1878, il reçut le titre de lord Norton. En 1880, il donna sa démission avec le ministère et reprit sa place parmi les membres de l'opposition qui combattirent la politique du cabinet Gladstone. On lui doit quelques écrits sur des questions diverses, notamment sur la question pénitentiaire.

* **NORVÈGE**, royaume occupant la partie occidentale de la presqu'île scandinave. — D'après le recensement de 1880, la population s'élevait à 1.913.000 hab., dont environ 14.000 Lapons sédentaires et 1.073 Lapons nomades. Il n'y a en Norvège que 39 villes dont 9 ont plus de 10.000 hab. : Christiania, Bergen, Trondhjem, Stavanger, Drammen, Christiansand, Frederikshall, Frederikstad et Laurvik.

Par suite de la rudesse du climat, le pays ne peut se suffire, et l'importation annuelle des céréales dépasse 3.250.000 hectol., soit environ la moitié de la consommation totale du pays. La culture s'étend cependant chaque année, par suite de dessèchements de marais dans les plaines du Sud. L'élevage du bétail est également insuffisant et donne lieu à une importation considérable. La pêche est une source de revenus importants pour la Norvège; le poisson sec ou salé constitue pour elle le premier article d'exportation après les produits forestiers. Le travail du bois a pris en Norvège une grande extension : près d'un millier de scieries, la plupart mues par l'eau, emploient 7.000 ouvriers. Il sort de ce pays une grande quantité d'objets façonnés, tels que portes, fenêtres, moulures, etc. La production du fer a diminué dans les derniers temps; elle n'est que de 1.400.000 kilogr. par an. Les mines d'argent de Kongsberg fournissent par an 5.500 kilogr., les mines de cuivre 825.000 kilogr. La production de la pyrite et du nickel augmente (77.300.000 kilogr. de pyrite et 104.000 kilogr. de nickel par an). L'industrie, quoiqu'elle se développe chaque jour, ne peut encore suffire aux besoins du pays, surtout en ce qui touche au luxe.

La navigation maritime est en pleine prospérité; proportionnellement à sa population la Norvège possède la flotte commerciale la plus importante du monde. Au 1er janvier 1887, elle possédait 7.444 navires, jaugeant ensemble 1.524.076 tonnes, avec 57.038 hommes d'équipage. Les communications intérieures restent toujours difficiles à cause de la nature tourmentée du sol et de la rigueur du climat; cependant de belles routes ont été ouvertes dans ces dernières années, non seulement dans les vallées, mais jusqu'à des hauteurs de 1.000 mètres. Elles ont aujourd'hui plus de 22.000 kilom. de développement. De plus, 1.500 kilom. de chemins de fer sont en exploitation, et la canalisation des petits cours d'eau qui réunissent les lacs, à la frontière suédoise, a permis d'obtenir une voie fluviale longue de 100 kilom., le « Frederikshaldske Vasdrag ».

L'exportation totale atteint annuellement une valeur de 139.000.000 de francs, dont les deux tiers pour la pêche et les produits forestiers. L'importation dépasse 180.700.000 fr.

— *Finances*. Grâce à l'économie du Storthing, la situation financière du pays s'est beaucoup améliorée. Les recettes de l'année financière finissant le 30 juin 1887 se sont élevées à 42.977.000 couronnes; les dépenses à 43.145.400 couronnes. (La couronne vaut 1 fr. 30.)

— *Armée et flotte*. L'organisation de l'armée est réglée par les lois de 1866, 1876 et 1885. La loi de 1876 a supprimé le remplacement; les ecclésiastiques et les pilotes en titre sont seuls dispensés du service militaire. Tout Norvégien fait partie de l'armée de 22 à 29 ans et de la landværn jusqu'à 32 ans. Le corps des chasseurs, troupe d'élite où se recrutent les sous-officiers, est seule avec les brigades de dépôt continuellement au service. Les bataillons de ligne sont appelés chaque année au service pendant 50 jours pour l'instruction des recrues. La landværn ne fait pas de service en temps de paix. Le temps de service total pour chaque soldat est de 140 jours dans l'infanterie, 240 dans la cavalerie et 210 dans l'artillerie.

L'effectif de l'armée sur le pied de paix est de 12.000 hommes; sur le pied de guerre, de 18.000. Il existe de plus un landstorm, dont font partie tous les hommes jusqu'à l'âge de 50 ans.

La flotte de guerre comprend 48 vapeurs et 6 navires à voiles et transports; le personnel comprend 113 officiers et employés et 353 sous-officiers et matelots.

— *Histoire*. V. SUÈDE.

— *Langue*. La langue de la Norvège est le danois; certains écrivains ont voulu, depuis 1814, reconstituer une langue nationale dont les éléments seraient puisés dans les divers patois norvégiens; mais jusqu'ici cette tentative n'a produit aucun résultat sérieux. Cependant on trouve chez les écrivains norvégiens beaucoup de mots inconnus aux dictionnaires danois, et ils en éliminent certains autres dont la prononciation blesse leurs oreilles.

— *Littérature*. Les deux principaux représentants de la littérature dramatique en Norvège sont Ibsen et Bjœrnson, dont nous avons donné les biographies et indiqué les ouvrages. Parmi ceux qui ont montré du talent dans le roman et ces petites compositions, récits ou nouvelles, si en honneur dans les pays du Nord, nous citerons : Alexandre Kjelland, auteur des *Novelletten*, de *Garman and Worse*, de *Arbeids folk* (Travailleurs) et de *Skipper Worse*, qui traite des mouvements religieux des paysans norvégiens; John Paulsen, auteur de *Margherita*; Kr. Glœrsen, auteur de *En Fremmed* (Un étranger). Mme Madeleine Thoresen s'est fait remarquer par plusieurs romans : *Soleil dans la vallée, Souvenirs, Herluf, Norval*, etc.; par un drame contemporain : *Inden Dôre* (A la maison) et une pièce historique : *Kristoffer Valkendorf et les Hanséates*. Une autre femme auteur, Mme Marie Colban, qui a habité Paris et l'Italie, a pris les habitudes de clarté et de précision des écrivains de langue latine. V. ce nom.

Dans la poésie lyrique, il n'y a guère à signaler que les *Poésies et Chants* de Bjœrnson et les *Sonnets polémiques* de Théodore Caspari. Ce genre de littérature, dans lequel la Norvège a compté tant d'écrivains distingués, est visiblement en décadence, sans doute par suite des tendances de la jeune école vers le réalisme.

Dans des genres divers, il faut citer : Kristian Elster, auteur de *Farlige Folk* (Gens dangereux); Jonas Lie, qui a publié des nouvelles : *Rutland* et *Gaa paa* (En avant!), cette dernière très remarquable; *Livsslaven* (le Prisonnier à vie), sombre étude sur le prolétariat des villes, qui semble inspirée par les écrivains français, et *Familien paa Gilje*; Gift et Norsk Provinslir, qui aiment à retracer la vie bourgeoise; J. A. Friis et J. B. Barth, qui décrivent les mœurs des montagnards. Signalons encore Moltke-Moe avec ses études sur les légendes et les poésies populaires; Jean Normann, à qui l'on doit deux romans remarqués : *Til statsraadsta buretten* et *Fritz Randel*; A. Munch, avec un poème historique : *Pave og Reformator*; Kristoffer Bauders, connu par son recueil de poésies érotiques (*Vaarbrud*); Nonrad par ses sonnets (*Norges dag*).

L'histoire littéraire n'est guère représentée que par le professeur L. Dietrichson, Hartwig Lassen (*Etudes sur Henrik Wergeland*) et Olaf Skavlon.

Les historiens sont : Louis Dare, Ernest Sars (*Histoire de Norvège*), Ungvar Nielsen, Gustave Storm (*Histoire du moyen âge*), O. Rygh et Ingvald Undseth (*Antiquités du Nord*).

Dans l'histoire de l'art, citons : N. Nicolaysen et le professeur L. Dietrichson; en philologie, M. Aubert, le célèbre Sophus Bugge, qui a publié une remarquable édition de *l'Edda* et qui est une autorité pour la lecture des runes; les professeurs R. Unger et Jean Storm, qui ont étudié spécialement les langues romanes et germaniques; E. Blic, J. Lieblein, égyptologue, Ivar Aasen (*Etude des dialectes norvégiens*) et Knud Knudsen. En théologie, citons en premier lieu : le professeur C.-P. Caspari, puis Gisle Johnsen, Fr. Petersen, F.-W. Bugge, A. Bang et J. Belsheim.

En philosophie, nous relèverons les noms de : M. J. Monrad, qui a exposé sous une forme populaire les nouvelles théories; G. N. Lyng auteur de dissertations critiques; W. Dons.

La science du droit a été enrichie d'un très important ouvrage sur la constitution norvégienne, par le professeur T. Aschehoug. Aux progrès de l'économie politique ont contribué les professeurs Ebbe Herzberg, Kjær, Gamborg, Heftye, etc. Les économistes norvégiens sont tous libre-échangistes.

— *Beaux-Arts*. Presque tous les artistes scandinaves vont faire leurs études à l'étranger; les Norvégiens choisissent en général Dusseldorf. C'est surtout dans le paysage et les scènes maritimes qu'ils se distinguent. Parmi les paysagistes les plus remarquables citons : Hans Gude, qui avait un beau *Paysage écossais* à l'Exposition de Paris (1878), Morten Muller, avec ses forêts de sapins; Munthe, avec ses scènes d'hiver; Normann et ses fjords transparents, bien connus du public parisien. A ces noms nous ajoutons ceux de : Grimelund, Schanche, Skredsvig, Smith-Hald, Van Strydonck, fidèles aux horizons de leur pays. La peinture historique est peu cultivée par les artistes norvégiens. Parmi ses adeptes on ne peut guère citer que Arbo, doué d'un véritable talent, Wergeland et Heyerdahl.

La peinture de genre a, au contraire, d'assez nombreux représentants et l'on peut citer comme remarquables : Bennetter, Lerche dont le *Réfectoire* et la *Chronique scandaleuse* ont été fort goûtés à Paris en 1878; William Peters et surtout Otto Sinding, qui aime les scènes dramatiques, comme dans *le Naufrage* et *Perdu!* deux de ses meilleures toiles.

— Bibliogr. Docteur Broch, *le Royaume de Norvège et le peuple norvégien* (Christiania, 1876); Hartung et Dulk, *Fahrten durch Norwegen und die Lappmark* (Stuttgart, 1876); Phytian, *Scenes of travel in Norway* (Londres, 1877); Kohl, *Reise in Schweden und Norwegen* (Berlin, 1878); Y. Nielsen, *Reisehandbag over Norge* (Christiania, 1879); G. Temple, *Voyage on the coast of Norway and Lappland* (1880); Du Chaillu, *le Pays du soleil de minuit* (1882, in-8o); Kœchlin-Schwartz, *Un touriste en Laponie* (Paris, 1882); Th. Fischer, *Norwegen, ein geographisches Charakterbild* (Heidelberg, 1884); Bædeker, *Suède et Norvège* (Leipzig, 1885); Ch. Rabot, *Exploration en Laponie, Norvège, Suède, Finlande* (« Tour du Monde », 1887).

NORVEGIUM s. m. (nor-vé-ji-omm — rad. *Norvège*). Chim. Métal nouveau que M. T. Dahil a découvert dans un échantillon de minerai de nickel provenant de Krageroe, et qui d'après lui est blanc à reflets bruns, malléable, oxydable à l'air, aussi dur que le cuivre; densité 9,44, point de fusion 350o. Cette découverte manque encore de contrôle.

NOSSI-FALY ou **TCHIMPAYKI**, île de la côte N.-O. de Madagascar, à l'est de Nossi-Bé, à l'extrémité d'une presqu'île qui limite au S. la baie d'Ambaro, par environ 13o 23' 38" de lat. S. et 45o 56' 20" de long. E. Nossi-Faly est petite, plate et très peuplée.

* **NOTA**. Expression latine. — *Nota benè*, prend l'accent grave sur *ne* de *bene*, d'après l'Académie (éd. de 1877).

* **NOTHOMB** (Jean-Baptiste, baron), homme d'Etat belge, né à Messancy (Luxembourg) le 3 juillet 1805 — Il est mort le 15 septembre 1881.

NOTIDANIDÉS s. m. pl. (no-ti-da-ni-dé — rad. *notidanus*, nom d'un requin). Paléont. Famille de poissons plagiostomes du sous-ordre des Squales et renfermant les requins connus vulgairement sous le nom de *grisets*. Les notidanidés se caractérisent par une seule nageoire dorsale, six ou sept paires de fentes branchiales, évents petits, pas de membrane nictitante. Les grisets qui ont six paires de fentes branchiales forment le genre Hexanchus; ceux qui en ont sept, le genre Heptanchus; les formes fossiles connues par leurs dents sont rangées dans le genre Notidanus.

NOTODELPHYIDÉS s. m. pl. (no-to-dèl-fi-i-dé—du gr. *notos*, dos; *delphus*, matrice). Zool. Famille de crustacés copépodes, du groupe des Gnathostomates ou nageurs, renfermant diverses formes vivant en parasite dans la cavité branchiale des tuniciers. Les crustacés de cette famille se caractérisent par le corps plus ou moins anormal chez les femelles; le quatrième et le cinquième anneaux thoraciques sont transformés en une grande poche incubatrice où les œufs se développent. La cinquième paire de pattes est rudimentaire. Les genres principaux sont Notodelphys, Doropygus, Ascidicola.

. **NOTORNIS** s. m. (no-tor-niss — du gr. *notos*, dos; *ornis*, oiseau). Zool. Genre d'oiseaux échassiers de la famille des Rallidés, sous-famille des Gallinulinés ou poules d'eau. La seule espèce connue, le notornis de Mantell, est un remarquable oiseau de la Nouvelle-Zélande ayant l'aspect général et la forme d'une poule sultane (porphyrion), mais de la grosseur du dindon. C'est un oiseau aujourd'hui disparu, mais dont, il y a quelque quarante ans, on trouva encore deux individus vivants.

NOU ou **DUBOUZET**, île près de la côte S.-O. de la Nouvelle-Calédonie, formant la limite S. et S.-O. du port de Nouméa, par 22o 16' 13" de lat. N. et 164o 07' 19" de longit. E. Un canal d'une longueur de 6 kilom. et d'une largeur moyenne de 2 kilom. la sépare de la grande terre. L'île a une longueur de 7 kilom. et un relief de 134 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa superficie est de 318 hectares. C'est dans l'île Nou que sont, à leur arrivée, internés les transportés. Le pénitencier peut contenir 1.320 hommes au maximum. Les constructions annexes, casernes, magasins, hôpital, ateliers, école, ferme, briqueterie et chaufournerie, sont solidement bâties et bien aménagées. On accède aux ateliers et au camp par de grandes avenues de cocotiers bordées de jardins potagers.

NOUMÉITE s. f. (nou-mé-i-te — rad. *Nouméa*). Minér. Silicate hydraté de nickel et de magnésium trouvé en Nouvelle-Calédonie, non loin de Nouméa. ‖ Syn. de GARNIÉRITE. V. ce mot.

NOUN, cap d'Algérie. V. NOÉ.

NOUN ou **OUAD-NOUN**, petit Etat indépendant au sud-ouest du Maroc, sur l'Atlantique. Il comprend le *Noun* proprement dit, territoire limité au N. par le Sous et au S. par l'oued Draa, et le *Tekna* au S., sur l'Atlantique également. Le Noun, dont la longueur est de 24 kilom. et la largeur de 6 kilom., a une superficie de 144 kilom. Arrosé par 24 oueds, qui se rendent en partie à l'Océan, il produit du blé et de l'orge. Les montagnes renferment des gisements de minéraux précieux, principalement du cuivre et de l'argent. Le Tekna, d'une étendue beaucoup plus considérable, a une longueur de 320 kilom. carrés sur une largeur de 40 kilom. Adossé vers l'E. à des montagnes ou à des plaines sablonneuses, il représente un plateau (*tell*) ayant pour bordure sur le littoral une plaine (*sahel*). Il est parcouru par des tribus nomades (7.700 tentes), possédant 470.000 moutons et chèvres et 11.500 chameaux. Le Noun renferme une population de 45.000 âmes environ; la ville principale, Oughelmin, compte 3.000 hab.

Le cheikh de Noun a retenu des Européens pendant plusieurs années et ne les a mis en liberté qu'après payement de très fortes rançons. C'est sur le littoral de Noun que l'Anglais Mackenzie tenta d'établir, en 1878, une factorerie destinée à détourner les caravanes du Sahara de leur route vers le Maroc. Mais l'empereur du Maroc déjoua son plan, et l'obligea à quitter le pays en 1880.

NOUPÉ, Etat du Soudan central, au confluent du Bénoué et du Niger. Il est tributaire du royaume de Gando, dont il renferme quelques enclaves, Changa, Agaïé et Lafaï. Il jouit d'un climat relativement salubre, et le sol fertile produit les fruits de l'Afrique intertropicale, l'arbre à beurre notamment. Le gouvernement est despotique. La population, de haute stature, a plus de vigueur que les nègres du delta du Niger. Elle a l'instinct du commerce. Le pays renferme plusieurs villes populeuses : Ilorin (100.000 hab.), Bida (60.000 hab.), Egga (20.000 hab.), etc.

* **NOURRISSON** (Jean-Félix), philosophe français, né à Thiers (Puy-de-Dôme) le 18 juillet 1825. — Depuis *De la liberté et du hasard* (1870, in-8o), il a publié : *Essai sur Alexandre d'Aphrodisias* (1870, in-8o); *la Souveraineté nationale et la Révolution* (1872, in-18); *Morceaux choisis des Pères de l'Eglise latine* (1874, in-16); *Machiavel* (1875, in-18); *Trois révolutionnaires : Turgot, Necker, Bailly* (1885, in-8o); *Pascal physicien et philosophe* (1885, in-12); *Tableau des progrès de la pensée humaine, de Thalès à Hegel* (1886, in-12); *Philosophes de la nature : Bacon, Boyle, Toland, Buffon* (1887, in-18). Ce dernier ouvrage traite des principales questions les plus controversées de nos jours : idées de création et de nature, de matière et d'esprit, de force et d'évolution, d'hétérogénie et de finalité, de transformation et de progrès. Les monographies qui succèdent à ces exposés théoriques sont pleines d'intérêt; on en lira surtout les pages consacrées à Boyle et à Toland, et une analyse du *Panteisticon* de ce dernier personnage excentrique, dont on cite le nom sans beaucoup connaître ses écrits. En 1874, M. Nourrisson a été nommé titulaire de la chaire d'histoire de la philosophie moderne, créée cette même année au Collège de France.

NOURSE, rivière de l'Afrique occidentale. V. COUNÉNÉ.

Nouveautés (THÉATRE DES). Cette scène toute parisienne, située au boulevard des Italiens, occupe l'emplacement des Fantaisies-Parisiennes (1865-1869) et des Folies-Oller (1876), qui tentèrent en vain de faire concurrence aux Folies-Bergère. M. Delalande, architecte, auquel on doit la Renaissance, sut tirer parti du peu d'espace qu'on mettait à sa disposition. « Il démolit la salle primitive, qui était un long boyau, dit M. Stoullig, et construisit une délicieuse bonbonnière, à trois étages, toute ronde, dans le genre des Bouffes, toute pimpante et toute coquette, décorée dans le style de Watteau, par Rubé et Chaperon. » M. Brasseur, ancien acteur du Palais-Royal, en prit possession, et inaugura la nouvelle direction, le 12 juin 1878, par *Coco*, vaudeville en cinq actes, de Clairville, Grangé et Delacour. Ce fut Mme Céline Montaland qui adressa le compliment d'usage au public. Nous allons mentionner les principales pièces de ce théâtre que dirige toujours avec succès M. Brasseur.

1878. *Fleur d'oranger*, trois actes (Hennequin, V. Bernard, mus. de Cœdès).

1879. *Les Deux Nababs*, quatre actes (Raymond, Alph. Dumas); *Fatinitza*, trois actes (mus. de Suppé); *Paris en actions*, revue, neuf tableaux (Wolff, Toché).

1880. *Le Voyage en Amérique*, quatre actes (Raymond, Boucheron, mus. d'Hervé); *la Cantinière*, trois actes (mus. de Planquette); *les Parfums de Paris*, revue, douze tableaux (Wolff, Toché, mus. de Cœdès).

1881. *Le Mariage de Groseillon*, trois actes (Grangé, Delacour); *le Parisien*, trois actes (Ferrier, Vast-Ricouard); *la Vente à Tata*, trois actes (Hennequin, Wolff); *le Jour et la Nuit*, trois actes (Leterrier, Vanloo, mus. de Lecocq).

1882. *Le Cœur et la Main*, trois actes (Nuitter, Beaumont, mus. de Lecocq).

1883. *Le Droit d'aînesse*, trois actes (mus. de Chassaigne); *le Premier Baiser*, trois actes (mus. de Jonas); *le Roi de Carreau*, trois actes (mus. de Lajarte).

1884. *L'Oiseau bleu*, trois actes (mus. de Lecocq); *Babolin*, trois actes (mus. de Varney); *la Nuit aux soufflets*, trois actes (mus. d'Hervé); *le Château de Tire-Larigot*, trois actes (mus. de Serpette).

1885. *La Vie mondaine*, trois actes (mus. de Lecocq); *le Petit Chaperon rouge*, trois actes (mus. de Serpette).

1886. *Serment d'amour*, trois actes (mus. d'Audran); *Adam et Eve*, quatre actes (mus. de Serpette); *la Princesse Colombine*, trois actes, d'après Farnie (mus. de Planquette).

1887. *L'Amour mouillé*, trois actes (Prével, Liorat, mus. de Varney); *Ninon*, trois actes (mus. de Vasseur); *les Saturnales*, trois actes (mus. de Lacome); *les Délégués*, trois actes (Blavet, Carré, Banès); *la Lycéenne*, trois actes (Feydeau, mus. de Serpette).

1888. *La Volière*, trois actes (mus. de Lecocq); *le Puits qui parle*, trois actes (mus. d'Audran); *Mimi*, trois actes (Raymond, Boucheron); *Paris-Boulevard*, revue, trois actes (Monréal, Blondeau).

1889. *La Vénus d'Arles*, trois actes (mus. de Varney); *le Royaume des Femmes*, six tableaux, d'après Cogniard frères (Blum, Toché).

NOUVELLE-GUINÉE. V. PAPOUASIE.

Nouvelle-Revue (LA). V. REVUE.

Nouvelliste de Paris (LE), journal politique quotidien, fondé à Paris le 17 octobre 1882. C'est avant tout un journal financier, qui a pris en peu de temps une importance exceptionnelle. En dehors des nouvelles politiques, des comptes rendus des Chambres et d'une chronique théâtrale et judiciaire, il publie chaque jour un bulletin de la Bourse de Paris, des dépêches et des correspondances financières des divers marchés, des renseignements à l'usage des porteurs de titres, des études sur la jurisprudence financière, etc. *Le Nouvelliste de Paris* a pour directeur M. Ducatez.

Nouveau spiritualisme (LE), par M. E. Vacherot (1884, in-8o). Cet ouvrage est présenté par l'auteur comme son testament philosophique : « Après ce livre, dit-il dans la préface, je pourrai dire à la métaphysique : *Nunc dimitte servum tuum*. » M. Vacherot examine d'abord quel est l'objet de la métaphysique, en quoi elle diffère de la science. La science découvre, par l'analyse, les principes élémentaires des choses, elle détermine, par l'expérience, les conditions des phénomènes. La métaphysique cherche à rendre compte de l'ordre du monde, de ce concours des éléments qui fait l'unité et l'harmonie de la vie universelle.

Quelle est la méthode qui permettra de résoudre ce problème? L'histoire montre qu'il ne peut être résolu ni par la spéculation logique, ni par l'intuition rationnelle, ni par la tradition théologique. Impuissants ont été les efforts tentés par l'école de la spéculation (Fichte, Schelling, Hegel), par l'école de la raison (Victor Cousin), par l'école de la tradition (Lamennais, Pierre Leroux, Jean Reynaud). La métaphysique ne peut avoir d'autre méthode que celle des sciences positives; elle ne peut trouver les principes de ses explications que dans l'expérience, l'induction et l'hypothèse. Toute la différence est que les sciences partent de l'expérience sensible, de l'intuition des phénomènes, tandis que la métaphysique part de l'expérience intime ou conscience et de l'intuition de l'être. Selon notre auteur, l'expérience intime ou conscience atteint des forces « qui sont de véritables causes et non plus de simples conditions des phénomènes »; elle saisit le noumène, l'absolu. Après l'office de l'expérience, vient celui de l'induction. Par l'induction, la pensée applique au monde extérieur les révélations du sens intime « sur la vraie nature de la force et sur la vraie portée du mouvement ». La conséquence de ce raisonnement est que le principe de causalité et le principe de finalité dominent le monde des sens, comme celui de la conscience, et que le vrai principe des choses est l'esprit, non la matière. « Loin que l'esprit ne soit que le *maximum* de la matière, c'est la matière qui est le *minimum* de l'esprit; car dans le type le plus simple, comme dans le type le plus complexe de l'être, c'est toujours l'esprit qu'on retrouve. »

Mais comment cette induction métaphysique se justifie-t-elle? Absolument comme l'induction scientifique, c'est-à-dire par le témoignage des faits. Pourquoi l'hypothèse de l'éther a-t-elle maintenant l'autorité d'une vérité scientifique dans le monde savant? Parce qu'il est impossible d'expliquer la transmission de la lumière sans l'existence de la matière éthérée. Eh bien, les hypothèses de la métaphysique se vérifient également par les faits qu'elles expliquent et qui les suggèrent. « L'induction qui transporte du monde de la conscience au monde de la nature les notions de causalité et de finalité, s'impose avec l'autorité de la pensée humaine, qui peut s'arrêter devant le mystère, mais non devant l'absurde. »

D'après la méthode de M. Vacherot, on peut se faire une idée de sa doctrine. Sa critique de l'idée de matière le conduit au dynamisme. Cette idée se réduit à celle de force, quand l'analyse en a éliminé les sensations et les images. L'espace n'est que le rapport des mouvements dont les forces sont les seules causes. Mais la force ne se comprend métaphysiquement que comme tendance à un but; elle devient ainsi cause finale et « sort du domaine de la fatalité pour entrer dans le monde de la providence ». Si la matière n'est que force, le dualisme cartésien des substances matérielle et spirituelle est à rejeter. L'âme est une; son unité n'est pas seulement unité de composition, unité collective de phénomènes, mais unité réelle et substantielle, comme l'atteste l'expérience intime qui atteint et saisit, non seulement les actes du moi, mais « le moi lui-même dans sa nature une, identique et libre ». Mais cette unité réelle de l'âme cesse d'être une exception dans la nature, où toute réalité est une dans sa variété, multiple dans son unité. Dans un monde où tout est force, l'âme spirituelle n'est pas dépaysée ni étrangère. Ici apparaît clairement le sens du titre adopté par M. Vacherot : *Nouveau spiritualisme*. Cette métaphysique, à laquelle est appliquée la méthode des sciences, et qui devrait, sem-

ble-t-il, s'appeler idéaliste plutôt que spiritualiste, est nouvelle en ce qu'elle diffère beaucoup de celle que les néo-cartésiens de l'école éclectique ont longtemps fait régner dans notre Université, en ce qu'elle n'entend pas, comme l'ancien spiritualisme, séparer l'esprit de la matière ni l'âme du corps.

M. Vacherot ne veut pas non plus que l'on sépare Dieu du monde. Son Dieu n'est pas transcendant, mais immanent. Il voit dans l'immanence une nécessité de la raison qui ne peut arriver à comprendre l'existence de la cause suprême au delà de l'espace et du temps, l'existence de l'absolu en dehors des réalités relatives dont l'ensemble forme l'univers. Il tient qu'on ne saurait attribuer à Dieu la personnalité, parce que la personnalité est nécessairement limitée et qu'il serait contradictoire de prétendre enfermer l'infini dans des bornes quelconques. On n'est fondé à transporter dans le divin que les attributs psychologiques conciliables avec les attributs métaphysiques, c'est-à-dire avec l'éternité et l'immensité. Dieu est l'être infini, dit la théologie spiritualiste; Dieu est cause créatrice et finale, dit la théologie psychologique. « Cause première et fin dernière d'un monde où tout est causalité et finalité, voilà les deux seuls attributs humains qu'une psychologie discrète peut ajouter aux attributs métaphysiques de la nature divine, sans tomber dans l'anthropomorphisme.

Cette théologie, qui évite avec tant de soin l'écueil de l'anthropomorphisme, se heurte évidemment à celui du panthéisme. Où trouver-vous-le panthéisme, si l'on ne doit pas le voir dans cette phrase bien caractéristique, « que la création ne peut être comprise comme un accident de la vie divine, qu'elle est éternelle, incessante, nécessaire, qu'elle est la vie divine elle-même »? Cependant nous croyons inutile à distinguer ses efforts spiritualisme des divers systèmes panthéistes. Il s'efforce de rendre leur indépendance aux créatures, de ne pas disperser l'activité créatrice « dans la vague et flottante image de l'infini ». Il n'admet pas qu'on applique au divin la catégorie du devenir, qu'on dise de Dieu qu'il sera, qu'il se fait; que l'on définisse Dieu par le tout, comme si le rapport de Dieu au monde était celui du tout aux parties, et non celui de la cause aux effets; que l'on confonde le Dieu-Cause qui crée de vraies causes avec le Dieu-Substance de Spinoza, qui « se manifeste par des modes dépourvus de toute spontanéité ».

NOVAKOVIC (Etienne), écrivain et homme politique serbe, né à Schabatz (Serbie), le 1er novembre 1842. Professeur de langue et de littérature serbes au gymnase de Belgrade en 1865, il devint, en 1867, Schafarik comme conservateur de la bibliothèque nationale, et fut chargé en même temps de faire des cours de philologie à l'École supérieure. Le 14 avril 1873, il remplaça Blasnawatz au ministère de l'Instruction publique et des Cultes, et s'occupa de réorganiser tout le système scolaire de la Serbie; mais, dès le 3 novembre, le cabinet fut renversé et Novakovic reprit ses fonctions de bibliothécaire. De novembre 1874 au mois d'août 1875, il fut pour la seconde fois ministre; mais il ne put encore qu'ébaucher les réformes projetées, et c'est seulement lorsqu'il eut pris pour la troisième fois le portefeuille de l'Instruction publique et des Cultes (octobre 1880), qu'il put atteindre son but. Il fit voter alors les lois sur les traitements des maîtres (1881), et sur l'organisation des écoles primaires (1882). Nommé sénateur en 1883, M. Novakovic a été encore ministre de l'Intérieur dans le cabinet Guarachanine, du 7 février 1884 au 31 mars 1885. Au mois de septembre suivant, il succéda à Gruich comme ministre plénipotentiaire de Serbie à Constantinople. On lui doit les ouvrages suivants: *Bibliographie serbe* (Belgrade, 1869); *Histoire de la littérature serbe* (1871).

* **NOVIOMAGUS**, nom latin de la ville de Nyons (Suisse).

* **NOYAU** s. m. — **Encycl.** Electr. *Noyau d'une bobine ou d'un inducteur.* Pièce de fer doux placée à l'intérieur des bobines d'induction, des inducteurs de machines dynamo-électriques, des transformateurs, etc.

* **NUAGE** s. m. V. NÉBULOSITÉ.

* **NUBAR-PACHA**, homme d'État égyptien, né à Smyrne en 1825. — Au mois d'août 1878, Nubar-pacha, qui depuis près de deux ans avait dû quitter le ministère et se trouvait alors en Europe, reçut de nouveau du khédive la mission de former un cabinet; il accepta et appela dans les conseils du gouvernement un Anglais et un Français, M. Rivers Wilson et M. de Blignières. Mais, dans le courant de février 1879, à la suite d'une émeute d'officiers licenciés, le khédive rendit Nubar-pacha responsable des troubles et exigea sa démission, qui fut suivie d'ailleurs de la destitution du khédive lui-même (v. EGYPTE).

Le 8 janvier 1884, Nubar-pacha reprit de nouveau la présidence du conseil et le portefeuille des Affaires étrangères. C'est lui qui conseilla au khédive de suspendre l'amortissement en raison de la situation du Trésor (1885), et il fit prévaloir ses vues assez régulièrement pour rester au pouvoir jusqu'au 7 juin 1888, date à laquelle un dissentiment au sujet de la réorganisation du ministère des Finances l'obligea à se retirer. Pendant sa dernière administration, la France put se convaincre que Nubar-pacha était son ennemi passionné, et qu'il ne négligeait rien de ce qui peut porter atteinte à son influence et à sa bonne renommée : considérant que les Anglais comptent seuls en Egypte, il se rapprocha d'eux à notre détriment, rêvant quelque coup d'Etat qui prît grâce aux Anglais, mettre le khédive à sa merci. Il faut donc en rabattre, et ne pas croire à la réputation libérale et réformatrice que Nubar-pacha s'est acquise en Europe. Ceux qui ont pu l'observer de près et qui ont le mieux jugé le fond de ses actes, sont de l'avis d'Ismaïl, qui disait de son ministre : « Et que serait-il sans les abus dont il se plaint? Un misérable employé sans nom ni fortune. Il en a vécu, des abus; il s'en est engraissé et enrichi. » M. Baring a expliqué, de son côté, à M. Gabriel Charmes que Nubar-pacha regardait ces grands mots de « liberté » et de « réforme » comme des marchepieds pour son ambition; que c'était d'ailleurs « le dernier des administrateurs, un esprit brouillon et incohérent qui mettrait tout sens dessus dessous en Egypte si, pour le malheur du pays, il devenait jamais le maître ».

NUCLÉOPLASMA s. m. (nu-klé-o-pla-sma — du lat. *nucleus*, noyau, et du gr. *plasma*, matière façonnée). Bot. Substance composant le noyau ou *nucléus* des cellules végétales.

NUDOFLAGELLÉS s. m. pl. (nu-do-fla-gel-lé — du lat. *nudus*, nu; *flagellum*, fouet). Zool. Division d'infusoires flagellates renfermant les flagellés dépourvus de carapace.

NUDOHÉLIOZOAIRES s. m. pl. (nu-do-é-li-o-zo-è-re — du lat. *nudus*, nu; *héliozoaire*, nom d'animal). Zool. Groupe de protozoaires radiolariens, de la division des Héliozoaires, renfermant les formes à corps nu, sans tunique ni squelette; tels sont les collozoïdes.

NUDOTENTACULIFÈRES s. m. pl. (nu-dotan-ta-ku-li-fè-re — du lat. *nudus*, nu, et de *tentaculifères*, nom d'un groupe d'animaux). Zool. Groupe d'infusoires tentaculifères renfermant les formes à corps nu comprises dans les familles : Trichophrydes, Sphérophrydes, Dendrosomidés et Dendrocométidés.

NUI-BOP ou **MUI-BOP**, place forte du Tonkin, à 215 kilom. S.-S.-E. de Lang-Son, sur un petit cours d'eau, affluent du Loch-Nan, et au sud d'un massif montagneux.

Nui-Bop (COMBATS DE), épisode de la guerre du Tonkin. Vaincues à Kep et à Chu, les forces chinoises s'étaient établies, à 20 kilom. de Chu, sur la route de Lang-Son et celle d'An-Chan, dans la vallée du Loch-Nan. Le général de Négrier, commandant le petit corps français stationné à Chu, reconnut la nécessité de refouler l'ennemi. Le 3 janvier 1885, il prit l'offensive; ses troupes comprenaient : 5 bataillons de ligne, d'infanterie de marine, de tirailleurs algériens et de la légion étrangère, plus 2 batteries d'artillerie et 1 sectiofl du génie. De leur côté, les forces chinoises, au nombre de 5,000 ou 6,000 hommes, occupaient le massif montagneux de Nui-Bop, à mi-chemin de la route de Chu à An-Chan; ce camp retranché comprenait 7 forts, 1 fortin et 2 redoutes armés de canons Krupp et appuyés à des défenses naturelles. Dans la soirée du 9 janvier, les Chinois furent chassés de trois de leurs positions; le 4 janvier, le combat reprit avec vigueur, à 5 heures du matin : tous les forts furent successivement enlevés à l'ennemi, qui abandonna, dans sa déroute, ses canons, ses armes, ses munitions, ses bagages, etc.

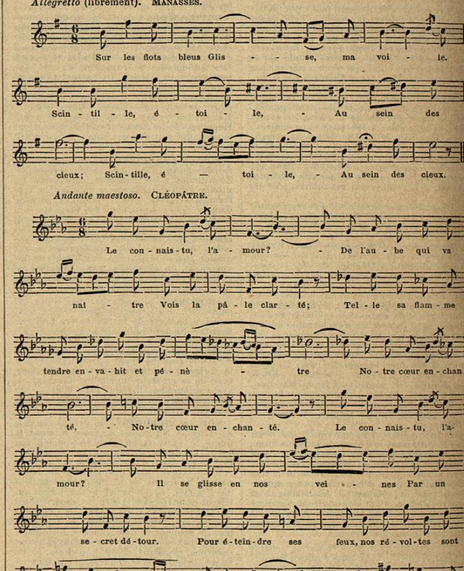
NUI-GANH-RAI, cap de la Cochinchine. V. JACQUES (Saint-).

Nuit (LA), tableau de M. William Bouguereau, exposé au Salon de 1883. La Nuit est représentée sous la figure d'une femme nue qui s'envole. Elle ramène sur son front un pan du voile bleu gris qui, enveloppant ses jambes, se déroule en flottant le long du corps jusqu'à la tête, et laisse nus le torse et les bras. Au-dessous d'elle, des nuages sombres et la terre qui s'obscurcit; au-dessus, à droite, un hibou qui vole dans le ciel clair, où pointent quelques étoiles blanches. Très vivement goûtée par le public, l'œuvre de M. Bouguereau reçut de la critique un accueil peu chaleureux.

Nuit au désert (LA), tableau de M. Gérôme, qui a figuré au Salon de 1857. C'est une immense plaine de sable, avec toutes les ondulations formées par les dunes que le vent déplace. Au premier plan, on voit une panthère avec ses petits; malheureusement les animaux sont peints d'une manière un peu maigrelette, mais le désert a une grandeur sinistre pleine de caractère.

Nuit de Cléopâtre (UNE), drame lyrique en trois actes et quatre tableaux, paroles de M. Jules Barbier, musique de Victor Massé, représenté au théâtre de l'Opéra-Comique le 25 avril 1885. Le livret est tiré d'une nouvelle de Théophile Gautier. Manassès est un pauvre pêcheur qui est tombé amoureux de sa reine et a osé le lui dire un jour. Cléopâtre, furieuse, va le faire mettre à mort, lorsqu'elle se ravise : la belle capricieuse promet à l'inconnu de l'aimer... une nuit, à cette condition qu'aux premiers rayons du jour il se tuera. Manassès accepte, et, le lendemain à l'aurore, quand retentissent les trompettes annonçant le retour de Marc-Antoine victorieux, le pêcheur avale la coupe de poison que lui présente une esclave et tombe mort. Dans cette intrigue, qui ne fournit qu'un grand duo, le librettiste a intercalé des personnages qui s'agitent plus ou moins sans résultats appréciables : Bocchoris, un certain chef d'esclaves; Charmion, la favorite de la reine, qui aurait bien voulu lui disputer le beau pêcheur; Namounha, la mère de Manassès, un rôle épisodique ou à peu près. Bien monté, avec des décors et des costumes superbes, une interprétation généralement remarquable, l'opéra de Massé reçut du public un accueil des plus chaleureux. Néanmoins, *Une nuit de Cléopâtre* ne tarda pas à être considérée par les musiciens comme une œuvre agréable, mais inégale. On y retrouve la sentimentalité douce et un peu convenue du genre. Signalons, parmi les morceaux les plus applaudis au premier acte, ceux de Manassès, une cantilène : *Sur les flots bleus glisse ma nef*, que nous donnons en *sol* bémol : *Sous un rayon tombé des cieux.*

Allegretto (librement). MANASSÈS.



Nuit de la Saint-Jean (LA), opéra-comique en un acte de MM. Delacour et de Lau-Lusignan, musique de M. Paul Lacome, représenté le 12 novembre 1882 au théâtre de l'Opéra-Comique. Le sujet est tiré d'une nouvelle d'Erckmann-Chatrian : *les Fiancés de Grinderwald*. C'est l'éternelle histoire du vieux barbon et du jeune amoureux se disputant une belle. M. le juge Zacharias, après boire, un beau soir s'est imaginé de demander à son vieil ami la main de sa fille, la jeune Charlotte. Mais celle-ci a disposé de son cœur en faveur du jeune Frantz, qui, ce soir-là, vient lui donner une sérénade. Le hasard met en présence les deux rivaux et M. le juge ne tarde pas à s'apercevoir qu'il perd son temps. Aussi, guéri de sa folie, il pousse la générosité jusqu'à faire accorder à Frantz la place de garde-forestier qu'il sollicitait, pour que rien ne s'oppose plus au bonheur des deux jeunes gens. Sur ce livret, M. Lacome a écrit une musique agréable, pleine de jolis détails, mais tourmentée. Très bien interprété par MM. Grivot, Mouliérat, Maris et Mme Vidal.

La fin de l'acte, quand Cléopâtre passe sur le Nil dans sa cange royale, contient un joli chant de la reine et des chœurs de femmes très gracieux. Au second acte, après un air très développé où Cléopâtre confie à Charmion l'ennui qui la dévore (*Oh! rien qu'un jour, une heure de tendresse et d'amour!*) vient une chanson de la favorite, d'un caractère sombre et farouche. Le commencement du deuxième tableau de cet acte présente de jolis effets de voix et d'orchestre, mais le final semble, avec son brindisi et ses roulades, d'une grande vulgarité. Quant au troisième et dernier acte, sauf un chœur d'orgie peu réussi et un ballet des Heures, il est consacré au grand duo d'amour. La jolie phrase de Cléopâtre : *Le connais-tu, l'amour* (que nous donnons ci-après), la chanson à boire qui suit, quelques accents passionnés des deux amants que l'aurore va séparer à jamais, soulevaient dans la salle des applaudissements frénétiques. Le talent de Mlle Heilbron donnait un puissant attrait au rôle de Cléopâtre, l'abaissait même à une chanson remarquable. Les autres rôles étaient tenus par MM. Taskin, Bouvet; Mmes Reggiani et Laurent.

** **NUITTER** (Charles-Louis-Etienne TRUINET, connu sous le nom anagrammatique de), auteur dramatique français, né à Paris en 1828. — Aux œuvres de cet écrivain déjà citées il faut ajouter les suivantes: *Monsieur de Floridor*, opéra-comique en un acte (1850, in-12), dont le livret a été fait en collaboration avec M. Tréfeu, et la musique composée par M. Th. de Lajarte; *Namouna*, ballet en deux actes, en collaboration avec M. Petipa, musique d'Edouard Lalo; *le Cœur et la Main*, opéra-comique en trois actes, en collaboration avec M. Alex. Beaumont (1882, in-12); *Histoire et description du nouvel Opéra* (1884, in-8°); *les Origines de l'opéra français*, en collaboration avec M. E. Thoinan (1886, in-8°); *la Voilière*, opéra-comique, en collaboration avec M. de Beaumont (1888, in-18).

Numa Roumestan, roman de M. Alphonse Daudet (1881, in-18). Ce roman devait primitivement être intitulé : *Nord et Midi*; le changement de titre n'empêche pas de voir que l'idée fondamentale de l'auteur était d'opposer aux mœurs des pays du nord de la France les mœurs des pays méridionaux, mais elles ne sont pas en réalité si tranchées que cela. Numa Roumestan, surpris à diverses reprises en flagrant délit d'infidélité conjugale, s'écrie plaisamment : « Décidément, le Midi est polygame! » Et le Nord donc? est-ce qu'il n'y a que dans le Midi que les maris donnent des coups de canif au contrat conjugal? Le centre même de la France ne doit pas être complètement exempt de ces irrégularités. Toutes les figures que M. Daudet n'en sont pas moins curieusement dessinées et mises en relief dans des situations pleines d'intérêt. Numa Roumestan est l'homme politique du Midi, hâbleur et bon enfant, turbulent, sans cesse emporté par son imagination. Rosalie, sa femme, est une femme réservée, qui contraste avec l'exubérance méridionale de son mari; les autres personnages : Hortense, sœur de Rosalie, jeune fille mélancolique et romanesque; la tante Portal, le tambourinaire Valmajour, le grave président Le Quesnoy, la petite Dachelierry, fine mouche qui fait face aux bêtises Numa, sont autant de types précis et inoubliables. Le grand homme du Midi, que l'on voit dans les premières pages du livre à la fête des Arènes, à Apt, est naturellement nommé député par sa ville enthousiaste; poignées de main, félicitations, démonstrations de joie, le député y répond par des promesses : le ruban rouge à tout le monde, des bureaux de tabac tant qu'on en voudra, et Valmajour lui-même n'a qu'à venir à Paris, il y fera fortune. Un ami l'avertit de se modérer. « Bast! répond Roumestan, ils sont du Midi comme moi; ils savent bien que toutes ces promesses ne tirent pas à conséquence. Ils en causeront, cela les amuse, cela leur fait passer un moment. Entre Méridionaux!... » Mais tout cela aurait aussi vrai à Lille en Flandre. Dans le nombre de ses promesses, Roumestan en a fait une aux Dachellery, artistes nomades, dont la fille, qui est fort jolie, voudrait bien jouer dans la capitale. Qu'à cela ne tienne, Roumestan lui fera signer un bon engagement. Le père, sur cette parole, amène sa fille à Paris chez le député influent, le futur ministre; on devine ce qui s'ensuit. Avant l'engagement dans un théâtre, l'exubérant Méridional en a contracté un autre beaucoup plus particulier avec la petite; cette gamine l'ensorcèle, et il lui meuble un hôtel dans les environs du parc Monceau. Déjà une première fois Rosalie a pardonné à son mari une frasque extra-conjugale, et, les larmes aux yeux, parfaitement convaincu de son méfait, il a juré de ne plus recommencer. Cette fois-ci encore Rosalie voit clair lorsque, dans une fête donnée chez elle, apparaît en mineur le petit Dachellery et que son mari n'a des yeux que pour elle; Valmajour, le tambourinaire, fait un fiasco lamentable en Normestan, à l'issue du bal, va reconduire la Dachellery chez elle, où l'on doit pendre la crémaillère : il a à revoir les épreuves de son discours à « l'Officiel » et cela lui prendra toute la nuit. Rosalie le suit et acquiert la certitude de son infidélité. Quand il rentre, son parti est pris; elle se séparera du coupable et se réfugiera dans sa famille. Les Le Quesnoy, ces sévères gens du Nord, lui remontrent cependant qu'elle ferait mieux de pardonner, et, pour qu'y inviter plus expressément, sa mère, dans une scène solennelle, lui fait l'aveu d'une faute de M. Le Quesnoy, qui a été infidèle comme les autres, et à qui elle n'a pas tenu rancune. Quoi! les graves gens du Nord aussi? la triste chose que l'homme, qu'il soit du Nord ou du Midi! Mme Roumestan consent donc à ne pas réclamer le divorce, mais elle se refuse à reprendre la vie commune et, pour que la rupture reste secrète, elle se rendra en Provence, où elle emmènera sa jeune sœur, malade de la poitrine. Là ont lieu les scènes finales, chez la tante Portal, où meurt la petite Hortense. Les deux époux s'y rencontrent et s'y réconcilient à peu près, mais voici qu'éclate une fanfare; Roumestan est ministre depuis quelques jours et tout le pays vient acclamer le grand homme. Un moment repris par l'intimité du foyer, le Méridional est de nouveau grisé par les acclamations; il se précipite au balcon, harangue la foule et lui lance, comme dans les premières scènes, ces mots sonores qui ont fait sa popularité. Rosalie, désespérée, s'écrie : « Le Midi l'a repris; je ne l'aurai jamais à moi seule! »

Tel est, dans ses lignes principales, *Numa Roumestan*, une des œuvres les plus étudiées de M. A. Daudet. Il en a tiré une pièce en cinq actes et six tableaux qui a été jouée avec succès à l'Odéon (15 février 1887).

NUÑEZ ou TIGUILINTA, appelé par les naturels *Kokoundy*, rio ou rivière de la Sénégambie, tributaire de l'Atlantique; son embouchure se trouve à 130 kilom. N. du rio Pongo, par 10° 26' 37" de lat. N. et 17° 2' de long. O. Cette rivière prend naissance dans le Bambaya, pays du Fouta-Djallon, et se dirige vers le S.-O. pour se jeter dans l'Atlantique. Son embouchure est très large et renferme l'île de Sable. Son cours inférieur présente l'aspect d'un large bassin très allongé, partagé en deux bras par l'île Longue ou Diable; il reçoit de nombreux affluents. Le climat de la contrée arrosée par le rio Nuñez est en général malsain, même pernicieux de novembre à décembre. Ses rives sont habitées par trois peuples distincts : les Bagâs, les Nalous et les Landoumans. On y trouve un grand nombre de villages, entourés de champs bien cultivés et de factoreries, principalement françaises, ainsi que quelques établissements indigènes. Les principaux articles exportés sont : le café, les peaux, l'huile de palme, l'or, l'ivoire, le riz, les arachides, l'indigo, la cire, le sésame, le caoutchouc, etc. Les navires importent d'Europe des étoffes et des cotonnades, la poudre, les armes, la verrerie, le corail et une prodigieuse quantité de sel. Le marché le plus important se trouve à Boké, sur la rive gauche de la rivière. Les douanes sont établies à Victoria.

NUÑEZ (Rafael), homme politique colombien, né à Carthagène (Colombie) en 1825. Après avoir étudié le droit, il entra dans l'administration en 1855 et obtint le portefeuille des Finances dans le ministère Ospina. De 1863 à 1873, il visita l'Amérique du Nord et les principaux pays de l'Europe, et fut pendant quelque temps consul à Liverpool. Il y envoya aux revues de Bogota, Caracas et Lima, des articles qui dénotent des connaissances étendues sur les institutions et les mœurs de l'ancien continent. Ces lettres ont été en partie réunies. En 1874, il fut proposé par l'opposition libérale pour la présidence de la République de Colombie; mais Perez fut élu. Aux élections du 1er avril 1880, Nuñez fut nommé président. Jouissant d'une très grande popularité, il s'est efforcé de réaliser d'intelligentes réformes et de signer des traités avantageux. En 1882, il fut remplacé par Zaldua, mais il fut réélu en 1884. Une révolution se déclara sur le pays (1884-1885), à la suite de laquelle une nouvelle constitution fut votée (5 août 1886) qui réunit l'État fédéral de Colombie en un État unique, divisé en neuf départements et en territoires. Le 7 août 1886 Nuñez fut proclamé président pour six ans.

NUPTIALITÉ s. f. (nu-psi-a-li-té — du lat. *nuptiæ*, noces, mariage). Nombre proportionnel des mariages, dans un pays : *La* NUPTIALITÉ *en France, en Angleterre.*

** **NUS** (Eugène), auteur dramatique français, né à Chalon-sur-Saône en 1816. — Depuis *les Ecrits*, drame en cinq actes (1877), il a fait jouer : *Mademoiselle Didier*, pièce en trois actes, avec M. Ch. de Courcy (1877); *Madame de Navarret*, drame en trois actes, avec le même collaborateur (1881); *les Petits Coucous*, comédie en trois actes, avec M. Adolphe Belot (1881); *Monte-Carlo*, drame en trois actes, avec le même collaborateur (1881); *le Mari*, drame en quatre actes, avec M. Arthur Arnould (Odéon, 25 septembre 1884), l'une de ses meilleures pièces; *les Médecins*, comédie en trois actes, avec M. Brisebarre (Gymnase, 1886). On lui doit en outre quelques volumes humoristiques : *la République naturaliste* (1879, in-8°); *Choses de l'autre monde* (1880, in-12); *Nos bêtises* (1882, in-12).

NUSSBAUM (Jean-Népomuak), chirurgien allemand, né à Munich le 9 septembre 1829. Il devint aide-chirurgien à l'hôpital général, privatdocent en 1857, professeur ordinaire de chirurgie et de clinique ophtalmologique en 1860. Sa renommée établie comme opérateur s'accrut des lors rapidement, et il dut ouvrir une clinique privée en outre de celle de l'hôpital général. En 1870-1871 il fut médecin général du 1er corps d'armée bavarois. On lui doit des travaux sur la narcose, les injections sous-cutanées, le cancer, la ligature de la carotide, la résection des nerfs faciaux, la transplantation des os, la chirurgie de guerre, etc. : *Cornea artificialis* (Munich, 1853); *la Pathologie et la thérapeutique des ankyloses* (1862); *Quatre Lettres chirurgicales à ses anciens élèves partis pour la guerre* (1866); *Ovariotomie* (1869); *Anesthetica; les Blessures du bas-ventre*, dans le « Manuel de chirurgie » de Pitha-Billroth; *le Pansement antiseptique d'après la méthode de Lister* (1879), traduit en français.

* **NUTRITION** s. f. — **Encycl.** Physiol. La chimie biologique, sans modifier fondamentalement les données générales déjà acquises sur la *nutrition*, a fait réaliser dans cette étude de très intéressants progrès, particulièrement en ce qui concerne la pathologie. La nutrition est, en effet, « un mouvement moléculaire spécial dont l'effet est : 1° d'entretalner dans l'intérieur de la particule vivante des matières extérieures non vivantes; 2° de leur faire subir des métamorphoses chimiques qu'on peut appeler *vivifiantes*, parce que sous l'influence de ces métamorphoses ces matières deviennent partie constituante de l'élément vivant; 3° de faire subir à la substance vivante de nouvelles métamorphoses chimiques, qu'on peut appeler *régressives*, parce que sous leur influence la matière cesse d'être vivante; 4° enfin d'expulser ces derniers produits de décomposition.

Voici donc le mouvement nutritif nettement analysé et décomposé en quatre phénomènes essentiels et fondamentaux, dont deux d'ordre physique : l'apport et l'expulsion, l'endosmose et l'exosmose, et deux d'ordre chimique : l'assimilation ou transmutation vivifiante et la désassimilation ou transmutation régressive. Ces deux derniers sont en général simultanés et parallèles, mais non d'une façon constante, même à l'état normal; la croissance physiologique, en effet, est la prédominance de l'assimilation sur la désassimilation. Pathologiquement cette prédominance produit l'hypertrophie, tandis que l'atrophie résulte d'une prédominance de la désassimilation. De même, l'acte physique et l'acte chimique, qui sont d'ordinaire corrélatifs, ne sont pas toujours indissolublement enchaînés l'un à l'autre : il peut y avoir plus d'apport que d'assimilation, et plus de désassimilation que d'expulsion : dans ce dernier cas, il se produit un emmagasinement de déchets plus ou moins toxiques dans l'organisme, qui produisent les auto-infections. Et c'est le plus souvent dans ces altérations générales, plus ou moins persistantes, de la nutrition qu'il faut chercher la cause de nombreuses maladies constitutionnelles (rachitisme, diabète, arthritisme, etc.). Pour ces maladies, qui résultent d'un trouble du mouvement nutritif, on trouve les conditions des désordres morbides dans toutes les causes qui augmentent ou diminuent la translation de pénétration (l'apport), dans celles qui augmentent, diminuent ou pervertissent la transmutation assimilatrice ou les transmutations rétrogrades, enfin dans celles qui augmentent ou diminuent la translation d'expulsion. Ces considérations ont joué un rôle considérable depuis quelque temps dans les notions de la pathogénie moderne.

NYAMINA ou **YAMINA**, ville du Soudan français, ancienne possession du Ségou, sur la rive gauche du Niger, à 55 kilom. N.-E. du fort de Koulicoro et à 90 kilom. O.-S.-O. de Ségou-Sikoro. Cette ville, mal bâtie, mais commandée par une forte citadelle construite par Ahmadou, est habitée par des Bambaras et des Sarracolés. Bien que sa prospérité commerciale ait considérablement souffert sous le joug du Ségou, elle est restée le marché le plus important du bassin du haut Niger. On y fabrique des étoffes teintes d'une très grande finesse. Le sel, les grains, le poisson séché et salé, enfin les esclaves alimentent son commerce. Le 24 septembre 1885, la canonnière « le Niger » s'arrêta devant la ville, qui chassa les Toucouleurs et se plaça sous le protectorat de la France.

NYANGA ou NIANGA, fleuve du Congo français, qui prend naissance dans le lac Libagué, près des monts Achangos. Son cours supérieur est formé par les trois rivières Lepouchke, Molo et Bacouté. Il coule de l'E. à l'O. Après avoir côtoyé les villes de Chilala, d'Empile et de Mojabi; il débouche dans l'Océan par environ 3° de lat. S. et 7° 55' de long. E. Son cours n'a pas encore été entièrement exploré.

NYANGOUÉ, ville de l'Afrique équatoriale, sur la rive droite du Congo supérieur, à 300 kilom. S. des Stanley Falls, dans le pays de Manyéma, par 4° 13' 30" de lat. S. et 23° 59' 58" de long. E.; 10.000 hab. Cette ville, centre commercial important, est divisée en deux parties par une gorge profonde, occupée par de vastes rizières. Elle est entourée de vergers et de vastes champs bien cultivés ainsi que de grandes forêts. Depuis 1868 elle est le quartier général des marchands d'esclaves zanzibarites opérant dans cette partie de l'Afrique.

NYBLOM (Charles-Rupert), poète et critique suédois, né à Upsal le 29 mars 1832. Professeur de langue suédoise et allemande au gymnase de sa ville natale, puis professeur d'esthétique à l'Université (1860), il a visité la plupart des contrées de l'Europe pour étudier l'art antique et l'art du moyen âge. Nyblom, qui est membre de l'Académie suédoise depuis 1879, a déployé une grande activité littéraire, à la fois comme poète, traducteur et critique. Dans le premier genre nous citerons de lui : *Dikter* (1860); *Vers och prosa* (1870); *Valda dikter* (1876). Il a traduit des ouvrages islandais, des sonnets de Shakspeare (1871), divers poètes étrangers, les *Voyages de Gulliver*. Ses écrits de critique comprennent des *Etudes artistiques sur Paris* (1863); *Tableaux d'Italie* (1864); *Trésors d'art italiens* (1875-1879); *Sur l'art ancien et la renaissance*; *Etudes d'esthétique*; *le Moyen âge et la Renaissance*, *y compris Louis XIV*; *Poésie et Art* (1877-1878).

NYCK, abréviation de Nicolas, en anglais; *Old Nyck*, le vieux Nicolas, est un des noms du diable. Il a été donné comme surnom à Cromwell, et il a été en France le pseudonyme de P.-E. Forgues.

NYCTITROPISME s. m. (ni-kti-tro-pi-sme — du gr. *nux*, nuit; *trepô*, je tourne). Bot. Phénomène par lequel les feuilles ou les fleurs des plantes accomplissent un mouvement pour prendre une position particulière pendant la nuit.

— **Encycl.** Beaucoup de plantes font prendre à leurs feuilles des positions différentes suivant les heures de la journée. Nulles parmi les plantes les plus connues ne présentent mieux ces particularités que les cassies et les faux-acacias des jardins. C'est ainsi que dans le cassia *fistuloula*, pendant le jour, les folioles de chaque feuille sont étalées sur un plan horizontal, la nuit au contraire elles pendent rabattues suivant la verticale. « C'est à la position nocturne des feuilles que Linné a donné le nom de « sommeil », par une assimilation plus poétique que rigoureuse, car le sommeil des animaux est caractérisé par la flaccidité des organes du mouvement, tandis que les feuilles sont maintenues dans leur état de sommeil par une raideur très prononcée, et pour prendre leur position nocturne elles déploient une force que Dassen a reconnue, pour les folioles de la fève, égale, en moyenne, à trois grains (0 gr. 159) ». [Duchartre.]

Ce phénomène du nyctitropisme aurait été découvert en 1581 par Valerius Cordus sur la réglisse, et peut-être même avant, en 1567, par Garcias de Horto, qui avait observé dans l'Inde les feuilles du tamarinier. Linné l'observa plus complètement au XVIIIe siècle sur le *lotus ornithopodioides*, et le résultat de ses observations l'amena à étendre le phénomène chez les autres plantes.

NYCTITROPIQUE adj. (ni-kti-tro-pi-ke — du gr. *nux*, nuit; *trepô*, je tourne). Bot. Qui se rapporte au nyctitropisme.

Nymphe chasseresse (LA), statue de M. Falguière, dont le modèle figura au Salon de 1885 et qui reparut, en marbre, au Salon de 1886, où elle fut acquise par l'Etat. Nue, les cheveux noués sur la nuque, tout le poids du corps reposant sur la jambe droite et la jambe gauche vivement lancée en arrière, la nymphe se penche en avant, un arc tendu dans la main gauche et de la droite décochant la flèche. « Il n'y a plus à en douter, dit M. Dayot, M. Falguière est hanté par le souvenir de la divine Artégis ou plutôt par celui d'une vraie danse de sa suite, car j'imagine que la svelte sœur d'Apollon, qui, d'après Winckelmann, avait « plus que toutes les « autres grandes déesses les formes et l'air « d'une vierge », conservait, même dans le feu de l'action, une suprême distinction d'attitude et une élégance naturelle que nous ne trouvons pas dans les chasseresses plantureusement râblées. »

Nymphe qui pleure (LA), tableau de M. J.-J. Henner, exposé au Salon de 1884. Vue de profil, une jeune femme nue, à genoux, pleure au milieu d'un bois, la tête dans ses mains, ses cheveux roux tombant sur ses épaules. Le corps de la nymphe s'enlève en blancheur sur l'or brun du paysage et le bleu turquoise du ciel. « Voilà certes qui n'est pas nouveau, dit M. André Michel dans l' « Art »; mais aucun mot dans la langue ne saurait exprimer cette qualité de blanc et cette qualité de bleu, ni la finesse et la douceur de l'accord de ces trois notes et des modulations qui les relient. C'est une volupté douce, profonde, infinie de l'œil. On s'est approché plein de résolution héroïque, décidé à chercher querelle au peintre, qui se renouvelle si peu, à lui dire que la répétition n'est pas la fécondité : on se sent pris et désarmé à mesure qu'on regarde, et c'est devant cette *Nymphe* que, après chaque séance au Salon, on vient reposer ses yeux fatigués et remettre son âme en équilibre. Il faut voir le modelé de ce torse, les caresses du pinceau, la pâte souple et abondante dans laquelle est pétri ce beau corps pour comprendre qu'en effet il se suffit à lui-même, que toute pensée lui est inutile, que le peintre a rempli son devoir quand il nous a ainsi montré dans sa grâce et sa morbidesse, pour sentir en un mot ce qu'est proprement la *peinture*, en dehors de toute littérature, de toute passion, de tout sujet, c'est-à-dire l'accord de tons juxtaposés, le rythme de lignes cadencées et les jouissances qui en résultent pour un œil bien organisé. »

* **NYPELS** (Jean-Servais-Guillaume), jurisconsulte belge, né à Maëstricht en 1803. — Il est mort le 3 mars 1886. Parmi les derniers ouvrages de cet écrivain il faut citer : *le Code pénal belge interprété* (1872-1884, 3 vol. in-8°); *Législation criminelle de la Belgique ou commentaire et complément du Code pénal belge* (1852-1884, 4 vol. in-8°); *Loi du 10 juillet* 1877 *sur les protêts* (1877, in-8°).